

these different academic selves or if we should renounce our traditional disciplinary selves altogether and at what cost that might be done. I would dearly love to discuss these issues with Aysan Sev'er - she is clearly someone who would be wonderful to talk and share ideas with and from whom I could continue to learn.

Diana Majury  
Carleton University

---

*The Girl From God's Country: Nell Shipman and the Silent Film.* Kay Armatage. Toronto: University of Toronto Press, 2003; 351 pp; ISBN 0-8020-85423; \$32.95 (paper).

When Kay Armatage was writing her PhD dissertation on Gertrude Stein there were only a few of Stein's works in print, but by the time she finished there were at least five major Stein biographies. How could a culture be so fascinated with Stein's life in the absence of her work? "This phenomenon," Armatage says, "seemed to capture exactly the problematic of women artists - they were more interesting as personalities than as artists." Armatage's work on Nell Shipman, a Canadian-born woman and one of the pioneer film makers of the 1920s, brings together these two divergent forces.

Part biography, part film history, and part theory, the subtext of *Nell Shipman* is "modernity," the decline of a pre-industrial, artisan system of production and the subsequent development of a large corporate structure with a new complex, hierarchical division of labor. Nell Shipman (1892-1970) belonged to the earlier era; she raised the money, wrote the scripts, directed the films, acted in them, edited them, and peddled them to New York distributors. Stunningly beautiful, an accomplished actress, ambitious, hardworking, she had no reason to doubt that she would be successful. And she was. She was eventually defeated (and died nearly destitute), not by her declining energy, fading beauty, or a loss of creativity but by the new Hollywood studio system and the mass production of mass culture.

As the novelty of movies wore off and unions were leading the studios into heavier and heavier debt, Hollywood became more and more a caricature of itself, while a new era of post-modernism was emerging and displacing it. The new organization was a mix of large and small-scale production, along with a deconstruction of canonical texts. No one understands the transition and the contemporary period better than Armatage, a professor of film studies and a film maker herself who has for many years introduced audiences of Toronto's film festival to a new generation of women film producers and writers, women creating a new paradigm in the context of post-modernism.

The change was too little and too late for Shipman, whose personal lifestyle had a certain affinity with Scott Fitzgerald's women - light headed and careless, living for the moment. Shipman's imagination was tougher, closer to Jack London, and like London she was drawn to "the call of the wild." London, a socialist, was shocked by the exploitation of men seeking gold and cared little about the aesthetics of his stories, while Shipman viewed the North as a site for strong, fearless women who drove dogsleds, rescued injured men and nurtured wilderness animals. She defined a new feminist consciousness and anticipated contemporary environmentalism. It is this two-tier analysis of Shipman, who was both the victim of social change and the voice of an emergent feminism, that Armatage handles so well, adding brilliantly and immeasurably to our knowledge of gender and film and how to analyze them.

Thelma McCormack  
Professor emerita, York University  
with the assistance of Naomi McCormack, film maker

---

*Ni vues ni connues ? femmes, VIH, médias.* Maria Nengeh Mensah. Montréal: remue-ménage, 2003; illustrations; appendices; 221 pages; ISBN 2-89091-207-8; \$19.95 (paper).

Ni vues ni connues ? est un ouvrage qui diffère de la plupart de ceux réalisés sur les femmes et le VIH/SIDA. La séropositivité n'est pas située au centre de l'analyse mais sert de prétexte à l'exploration de sa représentation dans les médias écrits et audiovisuels depuis 1985. Le fait que les femmes séropositives aient été pratiquement absentes de l'information, du documentaire et de la production culturelle n'a pas empêché les grands médias de construire à leur sujet des images fondées sur des stéréotypes négatifs de la sexualité féminine. C'est justement cette construction médiatique et la sélection de femmes séropositives aptes à renforcer la dichotomie victimes innocentes/victimes coupables que l'auteure entend étudier de manière critique.

Toute l'analyse de Mensah tourne autour du concept de visibilité (9) qu'elle évite d'opposer à son contraire: l'invisibilité (10). Outre les grands médias et les productions culturelles de masse, Mensah incorpore dans son corpus les productions culturelles féministes et progressistes où la visibilité - façon de redonner du pouvoir aux femmes - est mise en relation avec, cette fois, le concept d'«empowerment» (15). D'un côté, les femmes séropositives, lorsqu'elles apparaissent dans les médias, présentent presque toutes le même profil qui s'ajuste parfaitement avec celui des groupes sociaux soi-disant les plus affectés par la maladie. Mais de l'autre, Mensah arrive ainsi à démontrer que la visibilité contient son revers. L'acte de faire sortir de l'ombre quelques femmes séropositives, pour raconter leur histoire au grand public présente toujours un risque, celui de reproduire ce qu'il s'agit de dénoncer (14).

L'ouvrage commence par une analyse du rôle déterminant que jouent les médias dans l'élaboration de réponses sociales punitives à l'endroit des personnes séropositives ou atteintes du SIDA (30). En opposant famille traditionnelle et SIDA - une maladie d'hommes marginaux - les grands médias contribuent à la construction de trois figures inquiétantes: 1) la victime innocente; 2) l'homosexuel irresponsable; 3) la victime coupable. Toute personne atteinte devient une déviante sexuelle: la représentation des

femmes, lorsqu'elle survient, les identifient comme les principales responsables de la contamination des hommes hétérosexuels et des enfants. Mensah fait bon usage de l'approche de Foucault en exposant tous les dispositifs de la lutte contre le SIDA. Ce faisant, elle examine les enjeux spécifiques qu'il y aurait pour les femmes à reconnaître leur appartenance à une collectivité constitutive d'une identité militante et non victimisante (57). Une fois ces deux types de représentations posées, Mensah revient sur le traitement des femmes séropositives dans les médias spécialisés en mettant l'emphase cette fois sur les images qui viennent renforcer leur rôle maternel et reproducteur. Le procédé est classificatoire: mères et prostituées deviennent les cibles parfaites pour les mesures de contrôle et de surveillance (118). Les premières perdent le droit de se soustraire aux traitements antirétroviraux cependant que les secondes demeurent la source des infections, peu importe qu'elles aient été parmi les premières à réclamer et à insister sur les mesures de prévention. Les stratégies d'identification des personnes atteintes se révèlent fort simples. Il y a d'un côté les victimes innocentes et de l'autre, celles qui sont coupables. D'un côté toujours, il y a les transfusées et de l'autre, les infectées venues d'ailleurs (124-43). En contrepartie de ce procédé classificatoire, il existe une toute autre représentation, celle-ci féministe et politique, qui s'appuie sur un mouvement des femmes fort.

Ni vues ni connues est un ouvrage important qui souligne fort bien les pièges et les ambiguïtés de la notion de visibilité. La recherche s'appuie sur des ouvrages féministes choisis à l'intérieur de plusieurs traditions théoriques. Mais l'analyse a ses omissions et je n'en soulignerai qu'une seule, soit l'absence de la race comme catégorie d'analyse. Celle-ci est incontournable et on se demande pourquoi Mensah n'a pas voulu l'intégrer, d'autant plus qu'elle n'apporte aucune autre raison à cette omission si ce n'est que les catégories de race et de classe se retrouvent déjà dans des ouvrages recensés et que leur ajout déborderait ses objectifs (40). Une analyse féministe qui intégrerait ces catégories serait certes plus compliquée

mais elle aurait le mérite de produire le type de raffinement dont nous avons besoin pour comprendre le traitement que les médias réservent aux «figures inquiétantes» de la séropositivité.

Jacinthe Michaud  
Université York

---

Inside Corporate U: Women in the Academy Speak Out. Marilee Reimer, ed. Toronto: Sumach Press, 2004; 312 pages; ISBN 1-894549-31-7; \$28.95 (paper).

Inside Corporate U is a timely collection that explores the impact of the corporatization of higher education for women. Certainly other critical work takes up the corporate university and globalization, but this volume "draw[s] on the unique experiences of women who, as a group, are seriously underrepresented in the upper echelons of power and privilege in the university setting" (12). The various authors in the collection analyze their positions in the corporate university and contemplate possible modes of resisting the corporate agenda.

The chapters cover a range of concerns within the corporate university and the editor achieves a nice symmetry between the four sections (fourteen chapters). The first section tackles working conditions in the modern university with individual chapters exploring women's professional autonomy, academic freedom, and the state of carrying out research with corporate sponsors. The next section takes up women's careers by examining the representation of women in universities, arguing that the gains women have made in universities are in danger of being undermined as "the professor rank is still elusive" (116) and women are disproportionately located in "low-attachment positions" (116). Further, the place of women's studies in the new corporate regime is explored. Reimer asks whether women's studies will survive since it does not garner the same research dollars that other programmes generate for the university. Two more chapters in this section take up intellectual property rights and women's

position in university administration. Section three explores employment and educational equity in the corporate university focusing on the attempted regulation of feminist curriculum and pedagogy, university equity practitioners, and untenured women faculty. Paul's chapter nicely outlines how the concerns of untenured and contract faculty can be understood as gendered. The final section explores consequences for students in the new corporate regime. Here we see the shift of education into a commodity and students turned into consumers. The consequence is that under the new regime, university curriculum is meant to train students for the labour market with measurable skills.

The final chapter explores the role of computer-mediated technologies and the assumption that these technologies are value-neutral. Alexander argues that the "opportunity exists to challenge the market-driven technological imperative and to destabilize inequitable gender relations on university campuses by designing and applying computer-mediated feminist pedagogical resources" (304).

Overall, Inside Corporate U is a well-edited and well-organized collection. Editor Marilee Reimer's hope is that the collection "will encourage women in the academy to continue speaking out against what we perceive to be a real danger to all that we have struggled to achieve" (25). As such, the collection is a must for all women working and studying in higher education.

Michelle Webber  
Brock University

---